

ET L'AMOUR AUSSI
A BESOIN DE REPOS



Carte postale de Maribor pendant la Seconde Guerre mondiale. © Muzej narodne osvobodilne Maribor

DRAGO JANČAR

ET L'AMOUR AUSSI
A BESOIN DE REPOS

roman

Traduit du slovène par

ANDRÉE LÜCK GAYE

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original:
In ljubezen tudi

© Drago Jančar, 2017.
© Za slovensko izdajo beletrina, 2017. Vse pravice pridržane.

Pour la traduction française:
© Libella, Paris, 2018.

ISBN: 978-2-7529-1134-6

I

La fille de la photo

1

Sur le cliché pris par un photographe inconnu, deux filles sveltes : la première en jupe légère à carreaux et chaussettes sombres, l'autre dans un élégant manteau noir et avec deux belles tresses qui lui tombent dans le dos. Celle-ci ne porte pas de chaussettes, à l'évidence, ce sont les derniers soupirs, les derniers vestiges d'un été chaud, peut-être les premiers jours de septembre. Image matinale de citadins qui se pressent vers leurs affaires, femme qui porte un cartable, pourtant certains musardent, désœuvrés. Ici, un homme à vélo bavarde avec quelqu'un, probablement du temps, un autre, en ce jour de grâce, tire sur sa cigarette et expire de grandes bouffées de fumée. Un œil attentif pourrait noter qu'il est arrivé quelque chose à l'écriteau du grand bâtiment : HOTEL OREL a été transformé en HOTEL ADLER ; une petite correction, le propriétaire, pratique, a seulement commandé deux nouveaux caractères A et D, puis il a transformé le mot RESTAVRACIJA en RESTAURANT. Dans le coin droit en bas, un homme en uniforme marche, il tourne le dos au photographe. Bottes noires, veste militaire grise, pis-toilet à la ceinture. L'image idyllique d'un paisible après-midi d'automne précoce dans une rue de Maribor laisse soudain

place à un instant de tension invisible : d'où vient cet homme, où va-t-il dans cet uniforme qui est presque certainement l'uniforme d'un membre des unités *Schutzstaffel*, ce SS inconnu arrive du bord de la photo et se dirige vers le fond. Il n'est inconnu qu'au premier abord, dès l'instant suivant, la fille aux cheveux blonds, à la jupe à carreaux et aux chaussettes noires jette un regard à l'homme en uniforme et dit à son amie :

– Mais est-ce que ce n'est pas le portrait craché de Ludek ?

Son amie à tresses saisit au dernier moment le profil de l'officier allemand qui passe.

– J'ai l'impression que ça pourrait être lui, dit-elle en riant. Il a l'air un peu plus adulte.

Mais elle redevient rapidement sérieuse en voyant le visage de son amie.

Le visage de la fille à la jupe à carreaux et aux chaussettes noires semble soucieux, quelque chose la tracasse, peut-être vient-elle de raconter à son amie ce qui l'inquiète, soudain elle se rend à l'évidence :

– C'est lui, dit-elle, je le reconnais.

Elles le suivent un moment des yeux.

– Tu crois que je pourrais lui parler ? demande la fille à la jupe à carreaux d'une voix surexcitée, presque tremblante.

– Moi, à ta place, je lui parlerais, l'amie à la tresse fait un geste encourageant et elle hausse les épaules : qu'est-ce que ça te coûte ?

La fille à la jupe à carreaux se balance nerveusement d'un pied sur l'autre.

– Je demanderai à mon père de lui parler, il le connaît bien.

Et au bout d'un moment, elle ajoute :

– S'il accepte.

– Sonja ! s'écrie son amie et elle sourit d'un air un peu espiègle : Moi je pense qu'il vaudrait mieux que tu lui parles, toi.

Ce sourire est superflu, il est sans objet, Sonja qui écrase nerveusement son sac dans ses mains n'a pas envie de rire, pas même de sourire, pourtant il lui faudra le faire bientôt; si elle veut parler à cet homme, il lui faudra sourire aimablement.

Maintenant, l'homme en uniforme au pas décidé est au fond du cliché, vers l'extrémité de la rue qui s'appelle désormais Burggasse.

– Advienne que pourra, dit soudain la fille blonde à la jupe à carreaux, elle serre son sac contre elle et court derrière l'officier. Si elle n'accélère pas, elle ne le rattrapera pas. Elle court.

2

Je la vois courir sur le trottoir, devant la fenêtre du café Astoria, derrière un homme en uniforme, rue Slovenska, il y a quelques années c'était encore la Slovenska, la rue Slovenska, il y a plus longtemps encore, du temps de l'Autriche, c'était la Windischstrasse, maintenant c'est la Burggasse, elle court derrière l'officier allemand, elle s'en rapproche. Un instant, elle le perd de vue, l'officier oblique vers la Tyrševa, il y a encore quelque temps, c'était la Tyrševa, maintenant c'est la Herrengasse. La fille en jupe à carreaux, Sonja, s'arrête à l'angle, elle reprend son souffle et le suit des yeux. Elle a l'impression que si elle réfléchit, elle n'y arrivera pas. Mais elle doit, une sorte d'espoir lui dit qu'elle doit le faire. L'instant suivant, elle se décide et prend la rue qui monte. Bientôt, elle arrive presque à sa hauteur, elle essaie de respirer régulièrement, elle ne veut pas qu'il la voie essoufflée, elle veut avoir l'air de se promener, avoir l'air d'aller par hasard vers le parc ou d'avoir quelque chose à faire dans cette direction. Elle marche presque à côté de lui, un pas derrière, il se peut qu'elle se demande encore si elle doit

l'aborder, peut-être qu'elle n'ose pas, peut-être que son cœur bat plus vite. Ensuite elle le double d'un pas rapide, se tourne vers lui et, comme si elle venait juste de le remarquer, elle dit :

– Mais c'est bien toi, Ludek.

L'officier lui jette un coup d'œil.

– Tu ne te souviens pas de moi ? La fille à la jupe à carreaux sourit, elle doit sourire.

L'homme s'arrête, il la toise du regard, il n'a pas l'air de la connaître.

– Tu ne me reconnais pas ? dit la fille en serrant encore plus fort son sac contre sa poitrine. C'est moi, Sonja.

– Que voulez-vous ? dit l'officier en allemand d'une voix coupante, désagréable, et il plonge en elle un regard où il y a malgré tout un peu de curiosité, elle lui dit peut-être quelque chose quand même.

Sonja parle aussi allemand, pour elle ce n'est pas difficile, elle l'a appris au lycée et d'ailleurs, dans cette ville, maintenant, on ne parle plus que l'allemand, c'est pourquoi elle est un peu gênée d'avoir utilisé le slovène. Et ça en s'adressant à un militaire en uniforme allemand, à un officier à qui elle veut demander quelque chose. La discussion pourrait se terminer tout de suite, avant même d'avoir commencé, même si Ludek parle aussi slovène, Sonja le sait, il y a une quinzaine d'années, elle était alors une petite fille, il parlait slovène.

– Nous avons skié ensemble dans le Pohorje, reprend vite Sonja en allemand, vous aviez un pull-over bleu, elle se met à le vouvoyer, il a une telle voix, un tel regard, qu'elle ne peut pas lui dire, toi, Ludek.

– Monsieur avait un pull-over bleu, continue-t-elle vite et essoufflée, et elle fait un sourire, avec une bande blanche en travers... Vous connaissiez mon père, il s'appelle Anton, Anton Belak... vous vous en souvenez certainement... une fois nous sommes allés ensemble au ski, vous m'avez relevée

quand je suis tombée, j'étais toute mouillée... la neige était mouillée.

Elle dit tout ça dans un souffle, elle le regarde et elle attend.

L'officier commence à comprendre, en entendant le nom du père de la fille, quelque chose lui revient, mais on dirait qu'il ne veut pas le savoir, à l'époque, c'est vrai, on l'appelait Ludek, maintenant il est Ludwig, il a toujours été Ludwig, mais on lui donnait cet idiot de diminutif slave.

Il la regarde, soudain il sourit.

– Nous avons en effet skié là-haut, c'est vrai nous avons skié.

– Et moi je suis tombée dans la neige.

– Vous êtes tombée dans la neige ?

– Et vous m'avez ramassée. J'étais toute mouillée, j'avais perdu un bâton.

– Votre bâton ?

– Un bâton de ski, on l'a cherché dans la neige.

Ludwig regarde sa montre.

– Et votre père ? demande-t-il, comment va votre père ?

Il n'attend pas la réponse, il est pressé, il occupe un poste important dans cette ville, extrêmement important, il ne peut pas rester indéfiniment dans cette rue de Maribor à bavarder avec une fille qu'il a autrefois ramassée dans la neige, et peut-être en même temps que son bâton de ski, il regarde sa montre et dit que le travail l'attend. Mais il pense aussi que la fille est maintenant une femme et qu'il la ramasserait encore volontiers dans la neige.

– Et après votre travail ? dit Sonja et elle sent une rougeur envahir son visage. Nous pourrions peut-être boire un thé après le travail ? Dans un café ?

Il la regarde, surpris, un peu soupçonneux aussi. Étant donné son travail, cette proposition le rend immédiatement méfiant.

– Quelque chose ne va pas pour votre père ? demande-t-il

sans détour car il sent qu'il y a, derrière ce thé, un problème dont la fille veut parler.

– Ce n'est pas pour mon père, dit Sonja tout bas.

– Si c'est quelque chose d'officiel, venez à mon bureau, dit Ludwig, il salue poliment et continue son chemin.

Sonja se tait et regarde par terre. Elle serre son sac si fort que sa peau en devient toute blanche à l'articulation. Elle pourrait le suivre, elle pourrait dire qu'ils vont faire un bout de chemin ensemble. Mais elle en est incapable, elle est incapable de faire plus, elle a fait ce qu'elle pouvait. Elle reste sur place et le suit des yeux.

– Rien qu'un thé, s'écrie-t-elle, elle ne sait pas elle-même d'où elle a tiré la force d'endurer cette humiliation. D'implorer un rendez-vous dans la rue, derrière un officier allemand. De soutenir les regards éloquentes des passants, et de supporter aussi son sourire compatissant quand il arrête son pas déterminé, se tourne vers elle et dit :

– Bon. Demain après-midi, je suis libre. À cinq heures au Theresienhof. Et je ne suis en aucun cas Ludek. Je m'appelle Ludwig.

Sonja acquiesce et reste au milieu de la rue, elle regarde le dos large, les bottes noires, l'allure décidée de Ludwig Mischkolnig qui, en bottes et uniforme de SS, marche à grands pas vers son dur labeur. Elle sait où est le Theresienhof, il y a encore quelques années c'était le *Grand Café*, maintenant ce sont les officiers allemands qui sont assis là-bas, les filles comme Sonja n'y vont pas, mais elle ira, elle doit y aller.

3

– Votre allemand, dit Ludwig Mischkolnig, en allumant sa cigarette, votre allemand est excellent.

Maintenant il porte un costume civil, sombre et élégant,

à fines rayures bleues. Sonja a alors l'impression qu'il ressemble plus à ce Ludek qu'elle a connu.

– Pourquoi me vouvoyez-vous, il ne faut pas, nous nous connaissons depuis longtemps.

Sonja veut parler avec lui comme s'ils se connaissaient depuis longtemps, et ils se connaissaient effectivement, même s'il n'en gardait probablement qu'un souvenir superficiel.

– C'est vrai, dit Ludwig. Quand je t'ai ramassée dans la neige là-haut dans le Pohorje, tu étais encore une petite fille.

– Pas si petite, j'avais combien, environ douze ans. Mais je me souviens très bien de tout. Vous, les adultes, vous buviez du vin chaud, nous les enfants, on mangeait des gâteaux, c'est ma mère qui les apportait.

– Du vin chaud, oui.

Il souffle dans l'air un petit nuage rond de fumée qui se transforme au-dessus de sa tête en un petit anneau tremblant. Il observe avec satisfaction sa production de fumée bleuâtre, Sonja aussi l'observe, elle rirait bien si ça n'était pas aussi sérieux, mais peut-être que ça serait mieux qu'elle rie, alors un peu forcée, elle se met à rire nerveusement.

– Et comment fais-tu? demande-t-elle, l'air admiratif. Oh, elle fait seulement semblant d'admirer ce petit nuage, ça ne l'intéresse absolument pas, elle s'efforce de le regarder dans les yeux avec admiration mais elle ne peut pas, il a un regard vert, froid.

– Tu veux essayer?

– Je ne fume pas, dit Sonja.

Ce qui n'est pas vrai. Elle a fumé quelquefois avec son copain. Plus pour plaisanter, c'était amusant de souffler la fumée en l'air dans le lit.

– Ce n'est pas difficile, Ludwig rit. Regarde.

De nouveau, il envoie un anneau bleuâtre sous le plafond et l'observe en train de s'évanouir. Comme si rien ne le pressait et qu'il avait le temps. Beaucoup, beaucoup de

temps. Quelque chose de bizarre s'empare de Sonja, elle doit détourner son regard de cette action facile. Bien sûr : c'est ainsi qu'il envoie des anneaux de fumée vers le plafond quand il interroge quelqu'un dans son bureau. Il pose une question, il lance un anneau de fumée vers le plafond, il l'observe et attend la réponse.

– Ton allemand, dit Ludwig et il se penche par-dessus la table vers elle, est tellement... comment dire, fluide. Et clair, tu prononces chaque mot si distinctement.

– J'ai étudié la médecine à Graz. À Karl-Franzens-Universität.

– Oh!

Mischkolnig dit Oh, l'air surpris. Un sourire aimable apparut sur son visage, son Oh était comme ses petits nuages, comme les anneaux qu'il lançait vers le plafond du *Grand Café*, c'est-à-dire du Theresienhof.

– Reichsuniversität, maintenant ça s'appelle Reichsuniversität. On a abandonné ce nom autrichien ridicule.

Vite elle acquiesça : abandonné. Son père pensait que l'université Charles et François avait un nom vraiment réputé, un vieux nom respectable.

– Mais j'ai arrêté, dit-elle.

– Et pourquoi?

Elle ne voulait pas parler des raisons pour lesquelles elle avait arrêté ses études.

– C'est la guerre.

Mischkolnig éclata de rire.

– Pourquoi les gens n'étudieraient-ils pas pendant la guerre, les universités fonctionnent, les usines fonctionnent, tout fonctionne, la vie continue.

C'est seulement maintenant en se penchant vers elle qu'il voit les petites taches qu'elle a sous les yeux, sur les joues, sur le cou aussi, s'il regarde bien, sur le cou aussi. Un cou lisse, un allemand fluide, une fille limpide.

– Notre professeur d'allemand, dit-elle vite pour ne pas

avoir à répondre à sa question sur les études et les raisons pour lesquelles elle a arrêté, notre professeur de lycée a fait ses études à Francfort.

– Il ne s’agit pas de l’endroit où votre professeur a étudié.

Il sourit et expliqua de quoi il s’agissait.

– Il s’agit du fait que ceux d’entre vous qui ont appris cette langue en saisissent mieux la force et la beauté. Comment dire... vous êtes frais, il y a de la fraîcheur et de la précision dans votre prononciation. Tu ne vas pas me croire : quand je suis allé à Graz, ça devait être peu après ce séjour au ski, je suis allé suivre un cours d’allemand littéraire. D’allemand de Goethe, d’allemand de Schiller. Avant d’aller là-haut, j’avais travaillé dans une imprimerie, tous les jours j’avais affaire à la langue, au texte imprimé, je sais ce qu’est une langue et je sais ce qu’est la culture. Je voulais me débarrasser de ce répugnant dialecte de Maribor, il fallait donc que je fasse quelque chose.

Il se mit à rire. C’était drôle que lui Ludwig Mischkolnig dont la famille était ici sur la marche sud de l’Allemagne depuis des temps immémoriaux ait appris à prononcer les mots et les phrases comme les prononçaient sans doute Schiller et Goethe.

– Notre professeur nous a expliqué, dit Sonja inconsidérément, que l’allemand de Maribor était un reste d’un dialecte bavarois. Vos ancêtres venaient peut-être de Bavière.

Ludwig cessa de rire. Car ça, ce n’était pas drôle, ce n’était pas inconsidéré, c’était stupide, complètement absurde. Un reste ? Vos ancêtres ? Et *vos* ancêtres à vous, d’où sont-ils venus, ils se sont traînés de là-bas, des marais russes, vêtus de fourrures infectes.

– Ton professeur est un idiot, dit-il calmement. Et même s’il a étudié cent fois dans la ville de Goethe. Il enseigne toujours au lycée ?

Sonja secoua la tête. Soudain cette conversation devant un thé et sous les anneaux de fumée qui se tortillaient sous

le plafond prenait un mauvais tour, quelle bécasse, je ne suis pas venue ici pour provoquer cet homme.

– Je pense qu'on l'a exilé. Quelque part en Serbie, je crois.

– Il est à sa place, dit-il, sur le fumier de l'Europe.

Sonja regarda devant elle, elle but une petite gorgée de thé. Mischkolnig l'observa attentivement quelques instants. Quand elle l'avait abordé dans la rue, elle avait rougi, maintenant son regard est fuyant, elle est incapable de le regarder dans les yeux, ses pupilles brunes errent dans l'échappée des grandes fenêtres, là-bas de l'autre côté de la Drave, sur la berge verte de l'autre côté de la rivière. Qu'est-ce qu'elle a derrière la tête ? Mischkolnig connaît bien les regards des gens, les regards qui mentent, les regards qui se cachent, les regards qui errent perdus dans la pièce, les regards qui cherchent désespérément des indices pour trouver une solution là où il n'y en a pas. Dans ses yeux, au-dessus de ses joues couvertes de taches de rousseur, il n'y a rien de tel, ce sont les yeux d'une jeune innocence, ils n'ont rien d'autre derrière la tête que de vouloir intervenir pour quelqu'un, elle va lui demander de l'aide, bientôt on verra ce qu'elle veut.

Ensuite il sourit de nouveau, c'est bien ce qu'il a dit sur le fumier serbe, ce n'est pas une mauvaise idée, il faudra qu'il le redise à quelqu'un au bureau. Ou mieux encore, en un peu vulgaire : dans le boyau de l'Europe, regardez donc sur la carte, cette Serbie qui a détruit l'Autriche est vraiment un boyau.

Elle ne dit rien. Elle aimait bien son professeur d'allemand qui n'était pas pour rien dans son admiration pour la langue et la culture allemandes. Ce Ludwig et les siens l'avaient embarqué dans un train, comme presque tous les professeurs et les prêtres et beaucoup d'autres de cette ville. Pour la Serbie, elle n'avait rien contre la Serbie. Et l'homme avec qui elle parle ici n'est pas le Ludek d'il y a dix ans, il n'est pas l'homme de qui elle pourrait attendre quelque chose. Elle s'est trompée, elle ferait mieux de se lever et de

s'en aller. Mais l'exposé sur la langue n'est pas fini, il semble à Mischkolnig qu'il doit encore expliquer quelques petites choses à la jeune fille.

– Que tu comprennes bien : un dialecte allemand, c'est toujours de l'allemand. Cette langue est dans notre sang, tu comprends ? C'est dans notre organisme, ça coule dans notre sang, avant moi dix générations ont parlé l'allemand et alors la langue vieillit, se relâche. Et des mots étrangers se mélangent à elle. C'est pourquoi j'ai moi-même dû la purifier. Tu comprends ?

Sonja acquiesce. Elle comprend.

– On est une vieille nation, une vieille culture. Mais vous, vous êtes une jeune nation, vous apprenez vite. Vous nous apporterez la fraîcheur, du sang nouveau, en une génération, vous deviendrez de meilleurs Allemands que nous.

Sonja n'envisage pas de devenir une meilleure Allemande, son père non plus. Elle dit quand même : réflexion intéressante.

Elle dit ça pour avoir la paix, elle n'est pas venue ici pour écouter ses élucubrations sur la langue et le sang frais ni pour admirer les anneaux bleuâtres de fumée de cigarettes qui s'échappent de sa bouche. Et elle acquiesce. Et elle répond avec amabilité au salut des officiers qui passent près de leur table et qui saluent respectueusement le *gentleman* Ludwig, comme dit le vieux monsieur en culotte et bottes de cheval : Le gentleman Mischkolnig est aujourd'hui en bonne compagnie, mes hommages ; elle n'est pas venue pour saluer, en compagnie d'un gentleman sans uniforme, les autres passants, dans l'ensemble des gentlemen en uniforme, dont le café est rempli.

– Oh, j'ai complètement oublié, s'écrie-t-elle, mon père te salue.

Elle a inventé ça, pauvre dernière tentative pour détourner l'homme de ses monologues sur la langue et la culture. Et les fumiers. Si son père savait qu'elle est assise au *Grand*

Café au milieu des officiers allemands, il serait de mauvaise humeur. Ce Ludek, dirait-il, c'était un gars tout à fait convenable jusqu'à ce qu'il s'occupe d'imprimerie. Et ensuite il s'est embarqué dans le *Kulturbund*, et ensuite il a décanillé en Autriche. Comment est-il possible, dirait-il, il disait ça souvent, que ces gens-là soient devenus de telles ordures ? Il serait sans doute triste de savoir qu'elle est assise avec Ludek et qu'elle admire la fumée qu'il sait, avec tant d'habileté, rien qu'avec la bouche, changer en anneaux.

– Oh, s'écrie Ludwig avec satisfaction, ça me fait plaisir. Il travaille toujours à l'hôpital ?

– Toujours, acquiesce Sonja, en chirurgie.

– Alors il a pas mal de travail, dit-il en la regardant d'un air entendu.

– Pas mal, oui.

Ludwig se tait pendant un moment, on dirait qu'il ne sait pas s'il doit continuer la conversation avec la jeune dame qui l'admire visiblement ou s'il est préférable d'en finir avec ce thé douceâtre pour passer au cognac. Il se décide pour le cognac et fait signe au serveur qui accourt, serviette blanche jetée sur l'avant-bras.

Ils restent silencieux un certain temps comme s'ils n'avaient plus rien à se dire. Quand le cognac arrive sur la table, Ludwig, d'un mouvement doux, habile, prend son verre en main, fait tourner le liquide jaune dans le verre, hume et goûte.

Sonia a l'impression qu'il sait faire ça aussi bien, peut-être mieux, que des ronds de fumée.

– C'est bon, dit-il soudain en slovène. Pourquoi tu t'étonnes, dit-il, tu penses que j'ai oublié ?

De nouveau il se penche au-dessus de la table et, tout bas, franchement, il ajoute :

– Dans mon travail, le slovène m'est très utile.

Sonja sent une sueur froide lui couler dans le dos. Dans son *travail*. Mais en même temps elle sent qu'elle ne peut

plus s'occuper de fumée, de langue et de cognac. Elle est ici pour une affaire mortellement sérieuse. Et même si l'affaire est mortellement sérieuse, elle doit sourire.

– Quand nous nous sommes rencontrés dans la rue, j'ai mentionné qu'il ne s'agissait pas de mon père.

4

Maintenant Ludwig est silencieux, il regarde froidement devant lui. Il a oublié ce qu'ils se sont dit dans la rue, à ce moment-là, il pensait bien que la fille voulait intervenir pour quelqu'un, il connaît ces histoires, il lui semble qu'en effet elle lui a dit quelque chose de ce genre, mais il a oublié. Hier soir il a pensé plusieurs fois à sa démarche élastique et à sa jupe à carreaux, à sa voix agréable, à présent il pense au fait que son allemand est fluide et frais, presque autant qu'elle-même. Mais maintenant c'est toujours la même chose, dans cette maudite époque et dans cette maudite ville, elle a beau être cent fois sa ville, il n'est vraiment pas possible de profiter d'une minute de tranquillité, il faut être sur ses gardes à chaque instant.

– De quoi s'agit-il? dit froidement Ludwig Mischkolnig, désormais il n'est plus Ludek, il est seulement un policier, un policier d'un genre extraordinairement important. Mais c'est justement parce qu'il est policier que Sonja lui parle, c'est justement pour ça qu'elle a couru derrière lui dans la rue. Il était alors en uniforme, maintenant il est en civil. Sonja ne sait pas que ce n'est pas un policier ordinaire, Mischkolnig est un officier SS. Actuellement mis à disposition du service de sécurité, du SD qui, dans cette ville, accomplit des tâches extraordinairement importantes. Elle ne sait pas non plus, mais elle va bientôt l'apprendre, que les policiers se promènent aussi en civil. Quand ils sont au travail, ils sont en uniforme, ce sont les uniformes gris des

sections SS, tous ceux qui sont dans la police de sécurité sont aussi dans la SS. Mais, de tout ça, Sonja ne sait encore rien, elle regarde avec un grand espoir Ludek, le jeune homme qui l'a autrefois ramassée dans la neige humide.

– On a arrêté mon ami par erreur. Ce qu'elle retenait depuis longtemps, depuis qu'elle avait couru derrière lui dans la rue, se débonde avec violence.

– Par erreur ?

– On l'a peut-être confondu avec quelqu'un d'autre.

– Il va sans dire que c'est par erreur, c'est toujours par erreur. Est-ce qu'il n'est pas lui aussi professeur ?

– Non, il est assistant à l'université de Ljubljana, géodésien.

– Ton copain ?

– Un ami, dit Sonja hésitante.

– Je vois, c'est ton copain.

Sonja regarde le thé refroidi sur la table, il en reste beaucoup, elle boit vite jusqu'à ce que la tasse soit vide, oh, comme elle voudrait que cette conversation finisse au plus vite.

– C'est uniquement pour ça que tu m'as arrêté dans la rue, pour quémander pour ton copain. Comment s'appelle-t-il ?

– Valentin. Valentin Gorjan.

Ludwig tire un carnet de sa poche et écrit le nom de Valentin. Sonja remarque du coin de l'œil qu'on les regarde des autres tables, quelqu'un rit à mi-voix. Leur collègue n'est pas seulement un gentleman, il travaille aussi au café. Il a tant à faire qu'il doit travailler tard dans l'après-midi, et au café et en galante compagnie. Il note aussi son numéro de téléphone, arrache la feuille et la lui tend par-dessus la table.

– Maintenant cette affaire est officielle, dit-il.

Il la regarde fixement, elle a penché la tête, il cherche ses yeux qui errent dans l'échappée des grandes fenêtres derrière lesquelles le soleil du soir brille chaudement.

– Quoi qu’il en soit, tu m’as un peu pris par surprise, dit Mischkolnig. Ici rien ne peut être personnel. Uniquement ce qui est légal, uniquement ça.

Lui aussi maintenant aimerait en finir avec cette discussion. C’est sa faute, il s’est embarqué dans cette conversation, dans la rue déjà, mais ce qui est fait est fait. Il ne doit rien à personne, encore moins à cette donzelle qui pense qu’elle va le fourrer dans une affaire idiote et quoi encore, et quoi encore, qu’il sauve son amoureux de la prison ?

– Appelle-moi dans deux jours, dit-il quand même, je vais m’en occuper.

Ils se lèvent tous les deux et quand il l’aide à mettre sa veste, il sent que les épaules de Sonja tremblent.

– Mais comprenons-nous bien, lui souffle-t-il dans l’oreille tout bas. Tu dois m’appeler. Si tu ne le fais pas, on ira te chercher.

Ce faisant, il rit brièvement pour que la fille comprenne bien : c’est lui qui ira la chercher, il aimerait la revoir. Elle pourrait comprendre que c’est une menace, on ira te chercher car tu es proche de l’homme qu’on a en prison. Mais elle ne comprend pas de cette façon, au fond elle ne comprend rien d’autre que le fait que cet homme a le pouvoir sur son Tine, qu’il peut l’aider. Même s’il a aussi maintenant une sorte de pouvoir sur elle, c’est elle qui s’est mise toute seule dans cette situation.

Sonja lève les yeux et le regarde, suppliante.

– Mais vous ne lui ferez pas de mal, murmure-t-elle.

– Bien sûr que non, dit galamment, un peu ironiquement, Ludwig Mischkolnig, si la jeune dame que j’ai un jour ramassée dans la neige l’exige.

Et il se dit qu’il n’a rien entendu de plus stupide depuis longtemps. Les paroles de Sonja l’ont un peu mis de bonne humeur, il rit un peu, il a envie de dire : Mais à qui fait-on du mal ?

Mais Sonja, une nouvelle fois, le surprend. Comme si elle lisait dans ses pensées.

– Je n'exige rien, murmure-t-elle fébrilement près de son visage, à proximité de ses lèvres qui sentent la fumée de cigarette, qui sentent les petits nuages bleuâtres nonchalants, comment pourrais-je exiger quelque chose, qui suis-je pour exiger quelque chose ?

Elle lui parle fébrilement à mi-voix devant tous les officiers, beaucoup d'entre eux les regardent.

– Je n'exige rien, dit-elle presque à voix haute. Je demande. Je vous en prie.

5

L'Obersturmbannführer Ludwig Mischkolnig traversa la place Adolf-Hitler et prit la Herrengasse qui montait vers son appartement. La fraîcheur du vent de cette soirée d'automne précoce lui refroidit le visage, légèrement exalté par la chaleur des nombreux corps et la fumée de cigarette dans le café, quelque peu aussi par le souffle de Sonja qu'il avait senti un peu plus tôt sur son visage, par son regard, naïf, au fond vraiment innocent, quand on regarde de cette façon, on ne peut pas avoir quelque chose derrière la tête, ni dans son âme, les yeux sont le miroir de l'âme, et par son : je vous en prie. Néanmoins, ce *je vous en prie* de la jeune femme limpide trouble un peu son homme, ceci étant dit, l'homme en question se sent assez bien. Il se sent bien, c'est sa ville, maintenant, lentement et sûrement elle devient comme il l'a toujours souhaité, en rangs très serrés, *mit ruhig festem Schritt*¹, marmonna-t-il, il chantait presque, c'est ce qu'ils chantaient à l'école des officiers SS : *mit ruhig festem Schritt* en rêvant d'une nouvelle Europe qui serait allemande et

1. « D'un pas calme et assuré ».

invincible. Bien sûr, elle l'est toujours, même si certaines choses ne marchent plus comme elles le devraient, et sa ville est également dans la nouvelle Europe. S'il pense à ça, il peut être de bonne humeur, abstraction faite de tous les obstacles qu'il devra encore surmonter. L'excellent allemand de Sonja, lui aussi, l'a mis de bonne humeur. Ils ont toujours été des gens corrects, dans une grande majorité, les gens de tous ces pays, d'Autriche, de Yougoslavie sont corrects, ils font leur travail comme il faut, son père est médecin, on a besoin de médecins. Ce qui leur manquait, c'est seulement ce qui se passe maintenant : maintenant ils deviennent nôtres, ils s'intègrent à la grande culture allemande. Il connaissait son père, il s'en était souvenu dès qu'elle avait prononcé son nom, le docteur Belak, un médecin et, il y a encore un an, un patriote, quel mot idiot, surtout si on lui accole le mot slovène, un patriote slovène, les gens hier encore, lors de leurs célébrations nationales, chantaient des chants patriotiques et exaltaient le fumier slave, serbe ou russe et méprisaient leurs concitoyens allemands et se moquaient de leur slovène, *Il avait beaucoup d'infection pour son frère* et maintenant, voyez comme leurs enfants parlent allemand, Schiller serait content. Et leur patriotisme aussi s'est un peu dissipé, ils sont soudain devenus de loyaux citoyens allemands. Tout allait bien, c'était presque parfait. Mais un peu plus mal cette année, depuis que les bombes ont commencé à tomber sur la ville, beaucoup plus mal. L'enthousiasme initial a passablement molli. Mais des choses essentielles ont été faites ici, au moins dans cette ville. Sa rencontre avec Sonja l'a comblé de satisfaction, il examinera ce qu'il en est de ce comment déjà, de ce Gorjanec ou Gorjup. Il n'a pas voulu qu'elle lui explique quoi que ce soit car il savait ce qu'elle lui dirait, il connaissait la chanson : par inadvertance, tout à fait par hasard, il avait un pistolet dans la poche, quelqu'un avait collé du matériel de propagande communiste dans son sac, il était ivre quand il a dit, au zinc, que le Reich aille au

diable, il connaissait la chanson, ils étaient tous innocents et ils avaient tous été arrêtés par erreur. *D'un pas calme et assuré*, oui, mais aussi d'une poigne de fer comme l'a dit notre gauleiter quand il est venu à Marburg an der Drau¹ pour assumer la direction de l'administration civile, il leur a clairement dit : avec une poigne de fer, s'il le faut.

En tout cas, il verra ce qu'il y a dans l'affaire, pour autant qu'il s'en souviendra, il n'y a pas de Gorjup ou de nom comme ça parmi les suspects qui relèvent de sa compétence, c'est-à-dire de son travail. C'est probablement Hochbauer qui l'a en main. Il connaissait les siens, non seulement leur nom, mais aussi leur parentèle jusqu'à la cinquième génération et même leur bonne amie. Bon, mais maintenant il connaît aussi la bonne amie de ce Gorjanec, elle s'appelle Sonja, il l'avait paraît-il relevée toute mouillée de la neige quand elle était encore petite fille, il le referait maintenant. Franchement, avec grand plaisir.

6

Il s'arrêta à la lisière du parc. Au deuxième étage, la lumière brûlait dans la chambre de sa mère. Elle l'attendait.

Depuis que son père n'est plus, elle l'attend tous les soirs comme elle attendait son mari. J'ai des crêpes pour toi, fiston. Il n'aimait pas cette phrase, après le dur travail qu'il avait effectué au long de la journée, il n'aimait pas que, le soir, elle l'appelât fiston, comme lorsqu'il était petit. Il aurait préféré passer devant sa chambre sur la pointe des pieds, se coucher, écouter un disque, lire un livre. Mais ce n'était pas possible : hier soir, en revenant du bureau, il avait retiré ses bottes au bas des escaliers, ouvert la porte en silence – il n'avait pas allumé la lumière dans l'entrée – et il s'était

1. Maribor sur la Drave.

dirigé en chaussettes vers sa chambre. Mais, malgré son âge, sa mère avait l'ouïe fine, elle avait ouvert la porte, allumé la lumière et l'avait regardé, étonnée.

– Comment vas-tu ? avait-elle dit. J'espère que tu n'as pas forcé sur l'alcool.

Il avait secoué la tête et dit qu'il ne voulait pas la déranger. Mais il ne la dérange pas, tous les soirs, elle attend impatiemment de le voir, il n'est jamais à la maison.

– Tu sais bien, maman, que j'ai beaucoup de travail.

– Je sais, avait dit sa mère, mais pour moi c'est tellement difficile de t'attendre. Une fois, nous pourrions réécouter ensemble *Veronika, der Lenz ist da*¹.

– Je n'aime pas ce chant, avait-il dit avec mauvaise humeur.

– Autrefois, tu aimais l'écouter, on l'écoutait tous.

Il avait déposé ses bottes et retiré son ceinturon et son pistolet. Sa mère le suivait du regard.

– Qu'y a-t-il ? avait-il dit un peu énervé, qu'as-tu à me regarder comme ça ?

– Tu sais bien ce qu'il y a, avait-elle susurré en posant les mains sur les hanches.

– Ah oui, quoi ?

– Tu es allé chez une femme. Pourquoi ne fais-tu pas confiance à ta mère. Je n'ai rien contre, mais tu pourrais me la présenter.

– Maman, avait-il dit aussi calmement qu'il le pouvait, je n'étais pas chez une femme, et ne dis pas de bêtises. J'étais au travail, j'ai retiré mes bottes car je croyais que tu dormais, je ne voulais pas te réveiller.

– Tu sais bien que je ne dors jamais, je t'attends toujours.

Il était entré dans sa chambre et avait claqué la porte. Il s'était arrêté un moment en attendant qu'elle s'en aille.

1. *Veronika, le printemps est là.*

Mais elle n'était pas partie, il avait attendu derrière la porte le bruissement de sa robe de chambre.

Ensuite elle avait chanté à voix basse :

*Veronika, der Lenz ist da,
Die Mädchen singen Trallala¹*

– Va dormir, maman, avait-il dit.

Elle n'avait pas répondu. Au bout d'un moment, il l'avait seulement entendue dire tout bas, d'une voix cassée, presque sanglotante :

– Les crêpes sont sur la cuisinière, la confiture est dans l'armoire.

Il avait ouvert la porte. Elle était là debout, retenant difficilement ses larmes. Il s'était dit qu'elle était tellement seule depuis que son père n'était plus, tellement seule. Il l'avait serrée dans ses bras. Il était allé dans la cuisine et avait entrepris de se bourrer de crêpes alors qu'il n'avait pas le moindre appétit. Sa mère s'était assise sur une chaise, elle avait croisé les bras et l'avait regardé d'un air satisfait.

C'était hier. Ce soir, il ne voulait vraiment pas de crêpes à la confiture. Il décida d'aller se promener encore un peu, pendant ce temps, sa mère s'endormirait peut-être, quelquefois elle s'endort quand même. Demain matin, il s'excusera de ne pas les avoir mangées, mais c'est bon aussi pour le petit déjeuner, il les mangera au petit déjeuner. Ce soir il a envie d'encore un peu d'air frais, d'une promenade dans la ville libérée, rattachée à la patrie allemande. Il se dit qu'il va retourner au café et qu'il partagera sa bonne humeur avec un groupe d'amis, là-bas il n'en manque jamais. Hans Hochbauer est souvent assis là-bas, il boit et se permet des plaisanteries idiotes : ta mère t'a laissé sortir ? Hans lui demande toujours pourquoi il continue de vivre

1. Veronika, le printemps est là, / Les filles chantent, tralala.

avec sa mère, il pourrait prendre un appartement. Et se marier. Ludwig Mischkolnig rit et dit, moi je suis marié avec la patrie. Même s'il n'a pas envie de rire, Hans est sous ses ordres au travail, pourtant il se permet de telles plaisanteries. Ce gros lard, il mange trop, dans ce boulot, on ne devrait pas accepter les gens qui mangent et qui boivent autant.

Maintenant il pourrait aller retrouver ses camarades au Theresienhof, Hans est à Vienne, il règle une affaire compliquée, une liaison entre les communistes autrichiens et ceux d'ici. Il n'aurait pas à écouter ses plaisanteries stupides. Il pourrait discuter avec ses camarades de ce qui se passe sur les champs de bataille, certains étaient en Afrique, en Scandinavie, en Pologne. Des hommes courageux. Parfois il avait lui aussi envie d'aller au combat, dans le fracas des explosions et des victoires. Mais la patrie veut qu'il soit ici, dans sa ville, le combat pour la germanité et l'Europe nouvelle a lieu ici aussi.

Il n'alla pas au café. Le parc était plus près, la perspective de la verdure sombre l'entraîna entre les vieux arbres. Il prit la direction des Trois Étangs, il marcha un moment sans but et il ne savait pas quand il s'était retrouvé devant son bureau, ses pieds avaient trouvé le chemin tout seuls. À l'entrée, le garde le salua, une des dactylos de service bavardait chez le concierge. Il dit quelque chose sur la belle soirée et prit les clefs de son bureau, qui n'était pas seulement le sien, c'était aussi celui de Hans. Il allait jeter un coup d'œil sur le dossier de Gorjan.

7

Sonja est debout à la fenêtre de sa chambre.

Du rez-de-chaussée, elle entend le cliquetis de la vaisselle, son père et sa mère dînent, elle, ce soir, ne mangera pas, elle

n'a pas faim. Elle entend leurs voix, ils s'entretiennent tout bas d'affaires quotidiennes, son père parle de l'hôpital, son travail est difficile, il y a peu de médecins, on a appelé sous les drapeaux une partie du personnel, on manque de tout. C'est la guerre, il y a aussi moins de nourriture, chez eux, ça va à peu près, son père a une carte, il touche plus que les autres, il faut prendre soin des médecins. Les malades de la région lui en apportent aussi, de la farine, un morceau de viande maigre, aujourd'hui il y a des œufs frais à la maison.

– C'est Mme Katica qui les a apportés, Mme Modrinjak, tu la connais.

Katica Modrinjak n'est pas une malade, c'est une infirmière qui travaille à Ptuj, à l'hôpital local. Son père et elle se connaissent bien, elle lui rend visite à l'hôpital, elle vient aussi à la maison. Certains après-midi, ils restent longtemps assis dans la salle de séjour à discuter.

Sonja trouve ça insolite, même sa mère n'est pas là quand son père et Katica s'absorbent dans leurs discussions.

– De quoi parlez-vous tout le temps? avait demandé un jour Sonja.

– D'affaires de boulot, avait répondu sa mère.

Ça semblait bizarre à Sonja car ils auraient pu en parler à l'hôpital ou à Ptuj quand son père visitait le dispensaire local. Elle avait aussi l'impression de savoir plus ou moins quel secret partageaient son père et cette Mme Katica. C'est bien vrai qu'elle apporte des œufs mais elle emporte aussi des choses de la maison. Un jour, elle a vu son père tirer d'une sacoche des pansements, des flacons de désinfectants, des agrafes et des pinces, quelques instruments chirurgicaux aussi, et les mettre dans un sac en toile. Après le départ de Katica, le sac n'était plus dans l'entrée. Pourquoi Katica aurait-elle besoin de ces choses, elle travaille au dispensaire, est-ce qu'ils ne peuvent pas les transporter là-bas en voiture?

Mais aujourd'hui Sonja ne pense pas aux discussions de

son père avec Mme Katica, elle ne veut pas davantage savoir ce que Mme Katica a apporté à la maison ni ce qu'elle a emporté.

– Je vais préparer des œufs, dit sa mère, mange au moins un peu, tu es toute maigre.

– Je ne dînerai pas, je n'ai pas faim.

– Qu'est-ce que tu as Sonja ? cria-t-elle derrière sa fille qui montait dans sa chambre. Qu'est-ce qui t'arrive, tu ne manges rien ces temps-ci ?

Qu'est-ce que j'ai, je n'ai rien, j'ai mal au cœur. Maintenant elle est à la fenêtre, c'est le soir, la ville est silencieuse. En bas, l'allée de marronniers est vide, à présent elle est vide, autrefois lors des soirées chaudes, les gens flânaient devant les maisons et bavardaient, une famille, sac à dos sur l'épaule, rentrait d'un pas fatigué des montagnes proches. Des mères appelaient leurs enfants pour le dîner, un motocycliste passa dans la rue en pétaradant bruyamment, la cloche des Franciscains sonna neuf fois. Sur la table de sa chambre se trouvait une lettre qu'elle avait écrite à un jeune homme à Ljubljana. *Voici le soir, le soir, la nuit est imminente, enserme-moi plus fort du cercle de tes bras... et puis contemple-moi, emplis-toi de l'amante que cet instant feutré a faite tienne, a fait toi*¹. Elle lui avait écrit ça, il y a quelques années, c'était d'Alojz Gradnik, ils s'écrivaient des vers, *je t'ai bu tant et tant, atteignant l'ineffable*, des vers graves et des vers drôles, ils s'écrivaient, elle l'attendait à la gare quand il revenait de Ljubljana. Quand Tine venait en visite chez lui, à Studenci, près de l'église Saint-Joseph, de l'autre côté de la Drave, ils se promenaient le long du fleuve, ils marchaient dans les rues, ils s'asseyaient à la pâtisserie Ilich, ils allaient à Urban. Au printemps, en mai quarante-quatre, ils avaient été au mont Urban, c'était en mai, mai en fleurs et voix des tourterelles, comme disait ce poème que

1. «Voici le soir», traduit par Viktor Jesenik et Marc Alyn. Éd. Formes et langages, 1978.

tout le monde connaissait alors. Le soir il l'attendait dans l'allée, ici en bas, elle le voit, en chemise claire, appuyé contre un arbre, il est sous un marronnier en fleur et il attend qu'elle sorte de chez elle. Aujourd'hui, il n'est plus là, aujourd'hui on est en quarante-quatre, la soirée est silencieuse, mais uniquement parce que personne ne sort des maisons, les gens sont chez eux, ils ne bougent pas et regardent devant eux, ils regardent les autres et attendent le hurlement des sirènes.

Quand les sirènes se mettent à hurler, une voiture vient chercher son père et l'emmène à l'hôpital car, quand les bombes finissent d'exploser et de tonner, quand le bruit des moteurs d'avion se tait, quand les sirènes cessent de hurler, quand ce bruit descend lentement en grinçant et en toussant presque, on emmène les blessés à l'hôpital et alors son père, le docteur Belak, opère, coupe des jambes, ouvre des ventres, agrafe, coud, il a du sang jusqu'aux coudes.

Quand les sirènes se mettent à hurler, il faut descendre dans les caves, car là-haut, au-dessus de l'Allemagne, à partir de Graz, les avions américains survolent la ville, ils vont jeter des bombes, des explosions déchireront la calme soirée d'automne, des incendies embraseront le ciel, la peur déchirera les maisons et les rues, elle se fauilera dans les caves parmi les gens recroquevillés et terrorisés qui fixeront par terre, se boucheront les oreilles, fixeront le plafond, les yeux grands ouverts, regarderont vers la porte, en se demandant s'ils ne vont pas être emportés par le choc de l'explosion. Dans les caves il y a généralement des femmes, des enfants et des hommes âgés, il n'y a presque plus de jeunes, ils sont partis au front, ils guerroient en uniforme allemand quelque part en Ukraine, en Grèce. Certains de ses camarades d'école sont, paraît-il, dans les bois, sur le Pohorje, ou quelque part en Basse-Carniole. L'un d'entre eux est non loin d'ici, dans une prison de l'autre côté du fleuve ou dans un de ces centres de détention, peut-être dans une cave, on dit qu'ils sont d'abord interrogés dans les

caves de la Gestapo. Lui aussi était dans le maquis. Ils l'ont attrapé. Le soir est silencieux, l'allée de marronniers est vide. Dans le ciel il y a la peur, dans les caves et les prisons, là où est son Tine, la terreur rôde.

8

Il y eut du tapage dans le couloir, quelqu'un ouvrit le judas de sa cellule. Valentin bondit du châlit et se tint au garde-à-vous. La lumière l'aveugla, on avait éclairé de l'extérieur, l'ampoule située haut sous le plafond avait été allumée par un interrupteur situé dans le couloir. Il vit des yeux qui l'observaient. Il se mit à trembler de tout son corps. Maintenant ils vont le faire monter et l'interrogatoire va recommencer. Ils lui montreront des photos d'hommes et de femmes inconnus. Tu connais celle-là? Tu connais celui-là? Il secouera la tête, il ne connaît personne. Il en avait reconnu un, Polde, sur la photo il était plus jeune, rasé, en costume cravate. Là-haut dans le Pohorje, il avait une moustache, il était en uniforme de l'armée yougoslave, il l'avait reconnu, mais il avait nié sans sourciller. Il avait secoué la tête en attendant les coups. Johann allait venir, manches retroussées et nerf de bœuf à la main. Avec ses bras musclés, aux tendons marqués, des bras puissants. Il regarda le sol et attendit que la porte s'ouvrît. Il sentit ses genoux trembler, ses jambes fléchir, combien de temps tiendrait-il encore? Mais le judas se referma, la lumière s'éteignit et il entendit les pas qui s'éloignaient dans le couloir. Ce n'était pas Johann. Peut-être le gardien? Ce n'était pas non plus le gardien, depuis que Valentin était en cellule, son ouïe, l'ouïe des animaux terrorisés, connaissait tous les pas qui s'approchaient. Quelqu'un d'autre l'avait observé. Qui portait des bottes, le cuir crissait, leurs talons martelaient le sol en pierre. Au bout du couloir, la porte métallique claqua.

Ce n'étaient pas ces chaussures, ces chaussures noires qui marchaient devant lui, devant sa tête baissée, devant son corps penché sur la chaise, il les regardait, les chaussures de son interrogateur, de Hans de la Gestapo, faisaient les cent pas comme deux dangereux rats. Hans ne frappait pas, il interrogeait seulement, il faisait les cent pas et il interrogeait. Ce serait mieux, disait-il, que tu répondes, car si tu ne réponds pas, c'est Johann qui viendra. Valentin ne voulait pas que Johann vînt, Valentin a la peau du dos en lambeaux depuis les irrptions de Johann, Johann tient une cravache, un nerf de bœuf.

De temps à autre, un SS de la sécurité ouvrait la porte du bureau. Celui-là portait des bottes.

– Comment ça va ? demandait-il à Hans. Il a commencé à chanter ?

– Non, disait Hans, on dirait qu'il n'a pas d'oreille.

Ce type de la sécurité s'appelait Ludwig. Un jour il s'était penché sur lui et lui avait dit en slovène de Maribor : Avec moi tu peux parler. En slovène aussi, si tu veux. Tu ne pourras pas parler avec Johann, il ne sait pas le slovène et il n'aime pas parler allemand, il préfère se taire. Et il préfère faire, mais tu sais ce que cette brute fait aux gens.

– J'ai tout dit.

– J'en doute, avait dit Ludwig.

Jamais il ne restait longtemps, il avait beaucoup de travail. Ses bottes crissantes se déplaçaient dans le couloir, de bureau en bureau. Les portes s'ouvraient et se fermaient, il reconnaissait sa démarche couinante mais décidée, le bruit de ses talons qui résonnait dans le couloir.

Maintenant il savait : les pas qui s'éloignaient dans le couloir n'étaient pas ceux de Hans, ils ne trépidaient pas devant lui comme deux rats, c'étaient ceux de Ludwig. Il était venu l'observer. Mais pourquoi ?

Les jambes tremblantes, il marcha jusqu'à la tinette dans le coin et se mit à pisser. Ses mains aussi tremblaient, le

jet coula sur le sol avant de toucher, dans l'obscurité, l'eau du seau. Ça sentait mauvais, c'est seulement le matin qu'il lui faudrait transporter le seau et le vider dans la citerne. Mais c'était encore le moindre mal, il s'était déjà habitué à la puanteur. Il avait peur, on ne s'habitue pas à la peur. Surtout si on est seul dans une cellule, impuissant, terrorisé et seul.

Chaque fois que quelqu'un ouvrait le judas de sa cellule, il sursautait. Pas seulement parce qu'il savait qu'on pouvait encore l'emmener en haut d'où il reviendrait en sang et peu après mâchuré. Peut-être que je divague, se dit-il. Tant qu'il avait été dans la salle commune, ça avait été quand même plus facile. Ils en emmenaient certains, ils les ramenaient et les jetaient, battus, dans la grande cellule, d'autres ne revenaient jamais. Parfois ils appelaient des noms, ceux-là, on ne les revoyait plus. Ils gisaient, morts devant le mur de la cour. Mais depuis qu'il était seul dans une cellule, il ne savait plus depuis combien de temps, dix jours peut-être, vingt ? Il savait seulement que ça ne finirait pas tant qu'il n'aurait pas dit quelque chose, au moins un petit quelque chose.

Ce n'était pas bon d'être seul la nuit, il divaguait, le fantôme de son enfance revenait dans ses rêves. À la fin, dès le milieu de la journée, chaque fois que quelqu'un ouvrait le judas, le visage apparu dans son enfance surgissait devant lui.

La première fois que le fantôme l'avait tracassé, il avait peut-être quinze ou seize ans. C'était au milieu de la matinée, ses parents étaient au travail, en rentrant de l'école, il avait jeté son sac dans un coin de la pièce et s'était coupé un morceau de pain. Il avait avancé vers l'armoire de la cuisine et fouillé sur les étagères pour trouver quelque chose à mettre sur son pain, un morceau de charcuterie ou plutôt de la confiture. Il avait trouvé le pot de confiture et fermé la porte vitrée de l'armoire. C'était alors qu'il avait senti que quelqu'un le regardait. Il avait jeté un coup d'œil autour

de lui, il n'y avait personne dans la pièce, ça ne se pouvait pas, son père et sa mère étaient au travail. Qu'est-ce que j'ai, s'était-il dit, il n'y a personne. À ce moment-là, il avait tourné les yeux vers la baie vitrée et s'était figé. Là, derrière la fenêtre fermée, derrière les vitres se tenait un homme qui le regardait. En réalité seulement son visage et la partie supérieure de son corps, le visage rasé de près d'un homme adulte au regard tranquille, peut-être légèrement pensif. Il s'était figé, le pot de confiture à la main, il avait senti un frisson froid lui parcourir le dos, un frémissement si froid le long du dos et du cou jusqu'à la tête, encore heureux, s'était-il dit plus tard, que je n'aie pas laissé tomber le pot de confiture. Ils s'étaient regardés pendant un moment, Valentin avait eu l'impression que l'homme derrière la fenêtre avait hoché la tête mais il était tout à fait possible aussi que ce ne fût qu'une idée, quoi qu'il en soit il s'était ensuite tourné un peu vers la gauche et, comme s'il avait fait quelques pas dans le couloir, il était parti. Mais quel couloir, par quel couloir, ça cognait dans sa tête, dehors il n'y avait pas de couloir, l'appartement était au premier étage et donnait sur la rue. À ce moment-là, Valentin aussi s'était déplacé, il avait posé fermement le pot de confiture sur la table et était allé à la fenêtre. Il l'avait ouverte et avait regardé en bas. Sur le trottoir, il y avait quelques personnes qui vaquaient à leurs occupations, une marchande des quatre saisons qui venait du marché proche tirait la charrette de salades qu'elle n'avait pas vendues, deux hommes se tenaient à côté de leur vélo devant l'entrée d'une maison de l'autre côté de la rue, est-ce que ça pourrait être l'un d'entre eux? Mais comment est-ce possible, s'était-il dit, la fenêtre est au premier étage, personne ne pourrait monter ici à moins d'avoir une très grande échelle. Nulle part il n'y avait qui que ce soit avec une échelle, la marchande de quatre saisons avait disparu à l'angle, les deux hommes s'étaient serré la main, avaient enfourché leur vélo et étaient partis chacun dans sa direction, quelques

enfants qui sortaient de l'école étaient arrivés en courant dans la rue, il en connaissait certains. Il s'était détourné et s'était mis à marcher, sans réfléchir, dans l'appartement. Il s'était arrêté dans sa chambre, s'était assis sur son lit. Son lit était fait au carré, le drap bien tendu et couverture lissée. Si son père avait été là, il lui aurait dit ce qui lui était apparu un peu plus tôt à la fenêtre. C'était seulement à ce moment-là que la peur l'avait envahi effectivement. Il s'était levé, avait presque couru à la cuisine et avait fermé la fenêtre. Je n'ai pas rêvé, s'était-il dit, je n'ai pas rêvé, comment pourrais-je rêver à midi, en revenant de l'école. Son père aurait dit : tu lis trop de romans policiers, il y a toujours quelque chose qui apparaît là-dedans.

Peut-être que cette cellule est aussi une apparition, la grosse porte, la tinette dans le coin, le judas qui s'ouvre et les yeux inconnus qui l'observent. Ce visage à la fenêtre était-il l'annonce de ce qui lui arrivait maintenant ? Rêve-t-il maintenant que quelque chose du même genre lui est déjà arrivé ou peut-être rêve-t-il de ce qui allait lui arriver ?

9

Ludwig Mischkolnig poussa sur le côté le papier qui se trouvait au milieu de la table. De sa main, en majuscules et avec des points d'exclamation, il était écrit :

Des clous!!! urgirati!!!

Il commanda un café par téléphone, se dirigea vers une armoire et se mit à fouiller dans les dossiers bien rangés par ordre alphabétique. À la lettre G, il n'y avait aucun Valentin Gorjan, ni Goranjec ni Gorup, il y avait un Goranovski, sans doute un ancien officier yougoslave. Il était prêt à décommander son café quand il remarqua sur sa table une volumineuse liasse de papiers laissés par Hans. Hans était parti pour une semaine à Vienne, il lui avait transmis quelques affaires

en cours. En un instant, il trouva le dossier de Valentin Gorjan. Il se concentra sur le visage du jeune homme, à peine plus âgé que Sonja. Il eut l'impression qu'il l'avait déjà vu. Dans une des salles d'interrogatoire pendant ses rondes de routine. Tant de visages terrorisés pendant toutes ces années avec des yeux qui se remplissent d'espoir quand on leur parle dans leur langue. Ou peut-être l'avait-il vu dans la rue, la ville n'est pas grande, on se souvient de certaines personnes. Sur la photo, les yeux du jeune homme sont clairs, ils pourraient être des nôtres, se dit-il. Mais il ne l'est pas. S'il l'était, sa photo ne serait pas ici, il ne serait pas dans un centre de détention, parfois même dans la cave de cette maison ou dans une des salles d'interrogatoire. Les yeux, miroirs de l'âme, son principe favori pour chaque interrogatoire, disaient qu'il s'agissait, sur cette photo, d'un jeune homme assez sûr de lui. C'est-à-dire qu'il avait ces yeux-là quand il s'était fait photographe chez Hochstätter, Burgplatz. Ils étaient alors pleins d'assurance, il s'entraînait sans doute chez les Sokols où on lui avait appris que les patriotes slaves, slovènes, devaient regarder le monde avec confiance et courage. Mais c'était avant que Valentin Gorjan ne tombe entre les mains de Hans. Quand on est interrogé par Hans, on ne regarde plus le monde avec la même assurance. Et s'il appelle Johann, l'ancien charpentier, leur adjoint le plus proche pour les travaux physiques plus sérieux, alors celui qui, chez Hochstätter, regardait encore le monde avec assurance ne le voit plus du tout. Il a en effet des bouffissures bleuâtres à la place des yeux. Ludwig n'aimait pas ces idées, elles arrivaient toutes seules. Il préférait se fier à son instinct, aux entretiens, à la psychologie, au regard profond dans les yeux qui sont les miroirs de l'âme. Le dossier était volumineux, les papiers de Gorjan, diverses notes sur d'éventuelles liaisons, mais pour le moment c'était le procès-verbal qui l'intéressait, il le parcourut pour voir si Hans avait avancé dans cette affaire. En feuilletant, il remarqua tout de

suite qu'elle avait été écrite par Frida, la dactylo du premier étage, c'étaient ses espaces réguliers caractéristiques et ses marges nettes.

Un cas assez complexe. On l'avait arrêté le 17 mars 1944 dans une auberge près de Mislinja, c'est-à-dire à l'autre bout du Pohorje. Il était fortement alcoolisé et le supplétif qui avait signalé qu'un inconnu était à l'auberge supposait que c'était un bandit en fuite, peut-être un déserteur d'une unité qui rôdait à cette extrémité du massif, entre le Pohorje et les montagnes de Carinthie. Il n'avait pas d'armes, on avait trouvé sa carte verte dans son portefeuille. On l'avait emmené à Celje où on avait constaté que sa carte verte était authentique, qu'il s'agissait de Valentin Gorjan de Maribor, ingénieur en géodésie, enseignant aux Ponts et Chaussées de Ljubljana. Il affirma qu'il venait de Ljubljana et rentrait chez lui à Maribor via Celje et Dravograd. Pourquoi par Dravograd? Parce que la ligne entre Celje et Maribor était provisoirement fermée.

C'était vraisemblable, Ludwig Mischkolnig savait que la ligne était fréquemment fermée en raison des sabotages des bandits.

Il était descendu du train à la gare de Mislinja et était allé dans une auberge où des policiers l'avaient arrêté quelques heures plus tard. L'histoire était pleine de trous. Pourquoi descendre à Mislinja, se saouler et oublier de reprendre son train? Il avait eu une série d'excuses idiotes, toutes liées à une longue beuverie qui avait dû commencer à Ljubljana. Mais il n'y avait que deux possibilités: comme il était chaussé de lourds brodequins et qu'il avait sur lui un gros manteau d'hiver, il était possible qu'il se fût réellement enfui d'un de ces groupes de malandrins qui opéraient dans le secteur. Ou alors il s'y rendait? De Celje on l'avait emmené à Maribor où un long interrogatoire n'avait donné aucun élément sur ses liens avec l'environnement dans lequel on l'avait attrapé, il n'était pas non plus sur la liste des personnes suspectées

d'actions subversives à Maribor. Ils l'avaient gardé à cause de ses explications douteuses. Hans attendait que quelqu'un d'autre parmi les suspects parle de lui, alors le dénouement serait rapide.

Au bas de la quatrième page, Hans, de son écriture maladroite – malgré une main lourde, conséquence d'une nourriture trop copieuse, il était d'une précision tatillonne – avait noté *1. V*, *2. D oder B*, *3. Oder?* C'était écrit au crayon, c'est-à-dire qu'il n'y avait encore rien d'officiel, et ça signifiait qu'il oscillait entre plusieurs possibilités pour résoudre le cas Gorjan : *1. V* signifie *Vertrauensmann*, c'est-à-dire homme de confiance, on pouvait peut-être encore l'amener à collaborer, on n'avait pas de preuves de crimes très graves, *2. D oder B* signifiait Dachau ou Buchenwald, *3. Oder?*... signifiait ou bien l'envoyer devant le peloton d'exécution dans la cour du centre de détention – si, grâce à des témoins et d'autres services ou à des aveux, il s'avère qu'il fait partie d'un groupe de bandits ou qu'il est dans leur organisation en ville. Mais même si ça n'apparaît pas, on peut le mettre sur une liste d'otages qu'on tuera pour l'exemple lors de quelque nouveau crime de ces bandits contre l'armée allemande ou la population civile.

Quelqu'un frappa résolument à la porte. Le café. L'homme de service posa la tasse sur la table, salua et sortit. Ludwig regarda l'heure. Il est déjà neuf heures, toute la journée il a été hors de chez lui. De l'eau chaude, un lit chaud. Mais sa mère l'attend là-bas, avec des crêpes. Il alluma la lumière de son bureau.

Les notes au crayon de Hans, écrites en tout petit (*1. V*, *2. D oder B*, *3. oder...?*), étaient logiques. Il n'est pas possible de décider comme ça si le suspect appartient ou non à un réseau, si sa collaboration avec les rebelles, c'est-à-dire les bandits, n'est pas confirmée par des témoins, s'il n'est pas impliqué dans un réseau. Et à part ça : quel sens ça aurait d'envoyer ce Valentin Gorjan quelque part s'il est possible

de lui soutirer quelque renseignement utile? Au moins ça, bien sûr ça serait mieux si on pouvait s'en servir. Il pourrait être un précieux homme de confiance. Dans l'idéal, il pourrait devenir *Erkunder*, c'est-à-dire membre d'une unité qu'on envoie dans le maquis en uniforme de partisan si on peut appeler uniforme ces costumes de randonneurs. On les habille comme ils sont habillés, maintenant on les prend pour des loqueteux, c'est d'ailleurs ainsi qu'on les appelle, même si bien sûr ils ne sont pas plus loqueteux que ceux qui se prennent pour une armée qu'ils appellent de libération, en réalité communiste, loqueteuse, déguenillée.

Il souffla un petit nuage de fumée vers le plafond, comme cet après-midi au café. Et dans ce petit nuage, il aperçut son visage, le visage de la fille qu'un jour il avait aidée, quand elle était encore petite fille, qu'il avait ramassée. Peut-être que maintenant aussi il pourrait la ramasser, elle avait l'air d'être plutôt à terre quand ils s'étaient salués. Même si ce n'est pas seulement son allemand qui est souple, mais aussi sa démarche, son regard, sa bouche, tout est souple. Qu'est-ce qui m'arrive? pensa-t-il, cette jeune femme me plaît. Quand ils s'étaient salués, elle s'était approchée de lui, elle avait approché ses lèvres de son oreille, son visage de son visage, et chuchoté *je vous en prie*, en s'approchant de lui. Maintenant dans son bureau, à cette heure solitaire du soir, au début de l'automne quand l'été est encore dans l'air, il sentait sa proximité physique, bon Dieu, elle l'émouvait par sa souplesse et sa douceur, un frisson lui parcourut le corps. Le cas de ce Gorjan n'est pas insoluble, se dit-il. Il pourrait faire quelque chose pour elle. À condition bien sûr de ne pas s'écarter d'un millimètre de la loyauté à son travail, à son devoir sans équivoque. Elle aussi pourrait faire quelque chose pour lui, elle pourrait se rapprocher encore plus.

Il résolut de se charger de ce cas.

Il faisait nuit, il était presque onze heures quand il quitta son bureau. Le lendemain il ferait appeler ce Gorjan, il voulait voir l'homme pour qui Sonja était prête à faire tant de choses. Combien? Beaucoup, probablement tout ce qu'une femme jeune et amoureuse est capable de faire pour sauver son amour. La colère étreignit sa poitrine, la jalousie peut-être. Pourquoi personne n'était-il prêt à faire quelque chose pour lui? Les crêpes de sa mère et son inquiétude : où es-tu allé? étaient l'expression d'amour la plus forte qu'il connaissait. Il se sentit poussé dans les rues vides en direction du tribunal. À l'entrée, il montra sa carte et réclama la liste des détenus. Il montra un nom, Valentin Gorjan : je veux voir celui-là. Le garde endormi lui ouvrit les portes des couloirs. En arrivant à la cellule, il voulut aussi ouvrir la porte, mais Mischkolnig fit un signe : ce n'est pas nécessaire. Il repoussa l'écran de bois du judas et appuya sur l'interrupteur près de la porte. La lumière s'alluma à l'intérieur. Il vit une silhouette repliée, les genoux presque sous le menton, sur le châlit. L'homme bondit sur ses pieds et se mit au garde-à-vous, immobile, et dans l'expectative, il regarda vers le judas de la porte. C'était un misérable spectre. De la main droite il tenait son pantalon, évidemment, on lui avait enlevé sa ceinture, on lui avait retiré tous les cordons, il ne fallait pas qu'il se pendre, on le fera nous-mêmes si c'est nécessaire. Il avait des taches de sang sur sa chemise. Son visage était tuméfié, il avait de grands bleus sous les yeux, c'était l'œuvre des mains de Johann, de ses bras musclés d'ancien charpentier, il marche toujours les manches retroussées. Et c'est pour cette créature qui regarde comme un lièvre terrorisé et qui tient son pantalon pour l'empêcher de tomber de ses fesses que cette belle fille est prête à engager, peut-être à perdre son honneur de femme. Et ce jeune homme apeuré qu'on a